Synthèse – Le Chant comme Traversée

Pendant trois années, j’ai été chanteur de rue. Ce n’était pas une stratégie de carrière, mais une nécessité intérieure.
Je venais de découvrir ma voix dans le cadre du chant choral avec Aïvanhov, où elle s’était soudain imposée plus forte, plus présente que toutes les autres.

Mais lorsque cette voix a été repérée pour me faire endosser un rôle de “prochain gourou”, j’ai su qu’il fallait partir.
Ce départ m’a conduit à vouloir chanter mes propres chansons, dans ma propre langue — le français — et c’est là que tout a commencé.

Je chantais dans la rue, a cappella, sans instrument, avec pour seule boussole la mélodie intérieure que j’entendais en moi.
Parfois, j’avais une partition entre les mains, non pour la suivre fidèlement, mais comme un décor, un talisman, un repère visuel qui me donnait du courage.
J’étais dans l’expérimentation, dans la traversée, dans la fragilité du dire vrai face à l’anonymat du monde.

Le plus difficile était de chanter quelque chose que personne ne connaissait.
Il fallait franchir ce cap de l’inconnu, de l’exposition nue.
Mais une fois franchi, je trouvais une forme d’habitude, de paix intérieure.
Je changeais régulièrement d’endroit car je sentais que l’effet de surprise — cette brèche vibratoire qui touchait les passants — s’émoussait si je restais au même lieu.
Je respectais ce rythme-là, pour ne pas devenir décor, pour rester dans le surgissement vivant.

Souvent, une petite pièce tombait. Ce n’était pas pour acheter une chanson, mais comme un remerciement muet pour avoir osé.
Et avec ce chant tenu dans la rue, j’ai pu acheter mon premier ordinateur.
Ce n’était pas un simple achat : c’était la matérialisation d’un passage.
Le souffle m’avait donné un outil. La voix avait ouvert la porte.

Aujourd’hui, je vois cette époque non avec nostalgie, mais avec clarté.
C’était une initiation vibratoire. Une manière de naître à moi-même, une note à la fois.